

## Source

Titre : Chez moi, loin de chez moi : Paradoxes identitaires de la pétromodernité

Auteur : Kyle Conway

Revue : *Collectif Quatre-Temps*

Numéro : 1

Année : 2022

Pages : 6–19

# **Chez moi, loin de chez moi: paradoxes identitaires de la pétromodernité**

Kyle Conway

6

**Kyle Conway est professeur agrégé au Département de communication de l'Université d'Ottawa. Il travaille actuellement sur un livre intitulé *Boomtown Hospitality: Feeling at Home in Petromodernity*.**

Depuis une décennie, mes recherches portent sur les effets sociaux du boom pétrolier de 2008–2014 dans la formation Bakken, au Dakota du Nord, l'État américain d'où je viens (voir, par exemple, Conway, 2020). Je suis en train d'écrire un livre qui porte sur l'hospitalité à l'ère de la pétromodernité, où le mode de vie en Amérique du Nord (et ailleurs) dont la structure dépend de la production et de la consommation du pétrole. Dans un monde caractérisé par une mobilité rendue possible par le pétrole, et dans une région où voyagent les gens pour participer à l'extraction pétrolière, comment se sent-on chez soi ? Que l'on y habite depuis longtemps ou que l'on vienne d'arriver, comment pratique-t-on l'hospitalité ?

Je me dois de préciser que j'effectue mes recherches depuis ma maison en Ontario, à plus de 2 000 kilomètres du Dakota du Nord. J'ai déménagé au Canada il y a six ans pour un poste de professeur dans une université où j'enseigne tant en français qu'en anglais. Le fait d'écrire en français, ma deuxième langue, ajoute une dimension performative à l'éloignement que je ressens. Je veux parler de l'idée de « *home* », un mot dont la polysémie – sa capacité à rassembler un ensemble de sens parfois contradictoires – se reproduit difficilement en français, une langue qui m'oblige à préciser si je me réfère à un endroit, à une expérience ou à une relation.

Je suis donc confronté à une série de paradoxes : j'étudie la relation affective qu'entretiennent les personnes qui habitent au Dakota du Nord les unes avec les autres et avec la région elle-même, une relation qui se résume à l'idée de se sentir chez soi, alors que j'en suis moi-même éloigné. De plus, à compter du moment où la frontière

entre le Canada et les États-Unis a été fermée en raison de la pandémie de Covid-19, j'ai dû travailler exclusivement de manière virtuelle. Qui plus est, la relation que j'étudie – tant pour les personnes avec qui je m'entretiens que pour moi – est conditionnée par mon objet d'étude, le pétrole. L'industrie pétrolière est aliénante dans la mesure où elle crée des divisions sociales, mais en revanche, elle me permet (quand la frontière est ouverte) de surmonter la distance en me rendant au Dakota du Nord pour rejoindre ma famille.

La question que je développe ici porte sur cette médiation. À quoi ressemble l'espace de chez moi, tiraillé entre l'Ontario et le Dakota du Nord? Dans le cadre de cet essai, cette question n'est ni psychologique ni sociologique, mais plutôt pragmatique. J'étudie les effets d'un boom pétrolier dans un endroit qui est à la fois chez moi et loin de chez moi. Chercheur responsable que j'aspire à être, je pose la question : comment est-ce que je me positionne par rapport à ce boom et à cette région? L'identité que j'évoque dans le titre est donc la mienne.

Pour structurer ma réponse, je me sers d'une définition de l'espace proposée par Marcello Vitali-Rosati (2018, p. 23), selon qui l'espace est produit plutôt que donné, « constitué matériellement dans la mesure où il est quelque chose qui impose des limites à ce que nous faisons » (ma traduction). Sa structure, observable dans les traces qu'elle laisse, est caractérisée par la distance qu'elle établit entre les objets et les personnes et par sa manière de les positionner les uns par rapport aux autres. Un espace implique ainsi une interprétation particulière du monde, à l'intérieur duquel je cherche à me situer, en

me concentrant sur trois paradoxes ou paires de forces contradictoires : le paradoxe de la délimitation et de l'inscription, celui du positionnement et finalement celui de la distance et du mouvement. Dans chaque cas, j'ai un statut contradictoire : j'appartiens, mais je n'appartiens pas.

**Un espace implique ainsi une interprétation particulière du monde, à l'intérieur duquel je cherche à me situer, en me concentrant sur trois paradoxes ou paires de forces contradictoires : le paradoxe de la délimitation et de l'inscription, celui du positionnement et finalement celui de la distance et du mouvement. Dans chaque cas, j'ai un statut contradictoire : j'appartiens, mais je n'appartiens pas.**

### **L'inscription de l'espace : exclusion et inclusion**

Le premier paradoxe, celui de la délimitation, est manifeste lorsque nous considérons comment cet espace est inscrit. Qui est exclu, qui est inclus, et de quelle manière cette exclusion et cette inclusion sont-elles signalées ? Je crains de me faire dire que je n'appartiens plus

à la communauté qui était jadis la mienne parce que je critique les politiques énergétiques tant des États-Unis que du Dakota du Nord. Voici comment s'inscrit cet espace : de tels propos m'en excluent, peu importent les liens que j'ai avec la région.

Mais cette observation ne va pas assez loin. Commençons donc par considérer une photo que j'ai prise en juillet 2018 lors d'une visite chez mes parents dans la partie nord-ouest de l'État (figure 1). Cette photo montre un



10

morceau de terre à une trentaine de kilomètres à l'est de la ville de Williston, tout près du centre de la formation Bakken. À gauche se trouve un chemin de terre recouvert de scorie, une pierre rouge concassée très commune dans la région, et à droite se trouvent des panneaux qui interdisent aux gens non autorisés de suivre ce chemin, qui mène à un puits géré par la *Whiting Oil & Gas Corporation*. À l'horizon est un lac (le petit triangle visible grâce au changement subtil de couleur entre le ciel gris et les collines ondulées) formé en 1953 quand l'*Army Corps of Engineers*,



Figure 1. Un morceau de terre dans le nord-ouest du Dakota du Nord, au cœur de la formation Bakken.  
Source : auteur.

qui fait partie de l'armée américaine, a érigé le barrage *Garrison* sur la rivière Missouri. L'herbe sur les collines à l'arrière-plan n'est plus celle de la prairie, et l'herbe haute à l'avant-plan, à côté des panneaux, est le chiendent à crête (*Agropyron cristatum*), une espèce envahissante particulièrement pernicieuse.

L'exclusion s'inscrit de manière littérale ici. La *Whiting Oil & Gas Corporation* détient les droits miniers (ou a obtenu un bail relatif à ces droits) et a foré un puits en se servant de la fracturation hydraulique, une méthode d'extraction où l'on injecte un mélange de fluides dans une roche pour la briser et libérer le pétrole. Pour protéger son investissement, la compagnie a le droit légal d'exclure les

personnes non autorisées. Quant à moi, je connais bien ce chemin parce que mes parents ont acheté les droits de superficie peu après ma naissance, dans les années 1970. Je me promène sur ce morceau de terre depuis la petite enfance, bien avant l'arrivée de *Whiting Oil & Gas*. Aux États-Unis, les droits miniers l'emportent sur les droits de superficie, de sorte que ma famille ne peut refuser le développement minier, mais les compagnies minières ne peuvent non plus nous y refuser accès.

Mais qu'en est-il de ces droits? L'herbe envahissante et le lac artificiel racontent une tout autre histoire. Le chien-dent à crête a été introduit par des colons pour lutter contre l'érosion après l'élimination des herbes indigènes, pourtant mieux adaptées à cette fin. Quant au lac, il porte le nom de Sakakawea en l'honneur de la guide Shoshone qui a aidé l'expédition de Lewis et Clark au début du 19<sup>e</sup> siècle. Cet « honneur » n'est pas pour autant sans ironie parce que la construction du barrage Garrison a inondé les terres agricoles habitées alors par la nation Sioux, obligeant ses membres à déménager sur des terrains moins fertiles. (Nick Estes (2019) raconte cet épisode historique de manière détaillée dans le chapitre 4 de son livre *Our History Is the Future*). Cette photo rend donc visible une autre forme d'exclusion, celle de la dépossession des terres autochtones par le gouvernement fédéral américain, dont *Whiting Gas & Oil* (sans parler de ma famille) continue de profiter.

Vu sous cet angle, l'espace est doublement inscrit, d'abord par les lois relatives aux droits miniers et à ceux de superficie, ensuite par les traces laissées par l'histoire de la colonisation de l'ouest américain. Il est impératif de noter que

ces deux modes d'inscription sont liés (les lois relatives aux droits ne sont possibles que grâce à l'histoire colonisatrice des États-Unis) et que l'exclusion qu'elles imposent n'est pas absolue. Bien au contraire, les membres de la nation Sioux, entre autres, y résistent activement, comme c'était le cas lors des luttes contre l'oléoduc *Dakota Access* en 2016 (Estes, 2019; Todrys, 2021).

Où est-ce que je me positionne donc par rapport à ces exclusions?

### **Le positionnement**

12

Voilà donc un premier point où mon statut identitaire est ambigu. D'une part, je crains d'être exclu parce que je critique une industrie qui est le gagne-pain d'une partie importante de la population de cet État. D'autre part, moi et ma famille sommes d'origine norvégienne, suédoise et danoise, et nous faisons donc partie de ce que Nick Estes (2019, p. 148) appelle « les troupes de choc parfois réticentes de la colonisation » (ma traduction). Même si ma famille n'a pas participé directement à la dépossession des terres autochtones, force est de constater que j'appartiens à la communauté responsable pour l'exclusion (sous la forme du déplacement des autochtones) que cela représente.

Considérons une autre photo que j'ai prise, celle-ci en juillet 2016 (figure 2). Elle montre un panneau sur le bord de l'Autoroute 2 près de la ville de Minot (à deux heures de route à l'est de l'endroit où j'ai pris la première photo). Ce panneau faisait la publicité d'un man camp près d'un site de production où les travailleurs itinérants pouvaient



Figure 2. Un panneau sur le bord de l'Autoroute 2 à l'ouest de la ville de Minot (Dakota du Nord), qui fait la publicité d'un man camp. Source : auteur.

se loger (voir Caraher, 2016). Les logements proposés par cette compagnie ressemblaient à des casernes militaires, et les locataires étaient surtout des hommes (d'où l'étiquette de « man camp » ou camp d'homme) (Pomorski, 2013). Quand j'ai pris la photo, j'avais l'impression que le panneau dépeignait la même autoroute, les mêmes collines et les mêmes fleurs que je voyais autour de moi, une impression renforcée par la légende qui promettait de m'amener chez moi, même si j'étais loin de chez moi.

Ces camps illustrent comment l'industrie peut être aliénante. Pour n'en donner qu'un exemple, considérons le forage d'un puits par fracturation hydraulique, où deux facteurs contribuent à la distance physique et métaphorique entre les populations établies et les personnes responsables du forage. D'abord, le processus de fracturation est initialement très intensif, mais une fois qu'un puits est foré, moins de personnes sont nécessaires pour le maintenir. Deuxièmement, un puits

fracturé a une demi-vie très courte. Après un an, il est 50 % moins efficace, et après deux ans, 70 % moins efficace. Par conséquent, les compagnies pétrolières devaient créer au moins 90 puits par mois au plus fort du boom pour maintenir un niveau de production stable (Conway, 2020, chapitre 2). Ils devaient donc faire venir un grand nombre de personnes au début du processus, mais pour une période assez courte. Ces personnes logeaient souvent dans les man camps près des sites de production et loin des centres de population, mais elles ne restaient pas longtemps parce que leur contrat était de courte durée. Elles éprouvaient donc des difficultés à s'intégrer dans la communauté locale dont elles étaient physiquement éloignées. La distance physique contribuait ainsi à la distance métaphorique et générait souvent de la méfiance entre les communautés établies et les personnes qui s'occupaient du forage (Conway, 2018; Reed, 2016)<sup>1</sup>.

Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres d'une tendance bien documentée (Huber, 2013; Malm, 2016). Pour retourner à ma question pragmatique (et plus restreinte), je tiens à demander, à quelle communauté est-ce que je m'identifie, celle qui est bien établie ou celle des personnes dans les man camps ? Mes parents ont grandi dans cette région, et même si mon père était militaire quand j'étais enfant, nous y retournions chaque été pour rendre visite à mes grands-parents. J'y vais régulière-

---

<sup>1</sup> Voici un paradoxe du boom. Au risque de trop simplifier, je dirai que certains membres de la communauté établie bénéficiaient financièrement du boom grâce à leur emploi dans l'industrie ou dans des secteurs tertiaires, ou grâce aux droits miniers qu'ils possédaient. Un plus grand nombre souffrait à cause du coût de vie de plus en plus élevé. Puisqu'il s'avérait difficile (mais non impossible) de critiquer l'industrie, qui avait tendance à dominer le débat public, les personnes qui souffraient – et souvent même celles qui bénéficiaient – se tournaient vers les symptômes des changements (tels les man camps) et les personnes qui semblaient en être responsables. Que l'on bénéficie ou souffre, on pouvait s'en prendre aux gens qui faisaient le travail manuel sans lequel il n'y aurait pas eu de boom. À ce sujet, voir Fernando et Cooley (2016).

ment depuis plus de quarante ans, bien avant le début du boom pétrolier en 2008. En fait, ce boom est le troisième qu'a connu l'État. Le premier s'est produit dans les années 1950 et le deuxième dans les années 1980. Je me souviens toujours des effets du boom des années 1980. Il est clair que, en raison de tous les liens que j'ai établis avec la région, je m'identifie à la communauté qui y est installée depuis longtemps.

Ou peut-être pas. Les gens qui viennent travailler tendent à suivre un modèle « *fly-in, fly-out* » : on arrive, on fait son travail, puis on s'en va chez soi, ailleurs. Qu'est-ce que je fais, sinon cela? J'arrive, je fais les recherches pour mon livre, puis je m'en vais. Je participe à un autre type d'économie d'extraction : j'extrais des connaissances au lieu du pétrole, mais j'en profite en les « vendant » d'une manière semblable dans mon université de plus en plus néolibérale. (Je les troque, par exemple, contre la permanence ou l'avancement professionnel). Il ne faut pas méconnaître la nature de mon travail.

### **Conclusion : Distance, mouvement et espace élastique**

Si je me sens tiraillé entre deux endroits où je suis chez moi, l'Ontario et le Dakota du Nord, je n'ai qu'à traverser la frontière canado-américaine. Mais cette ligne est elle aussi contradictoire : elle sépare les deux pays tout en les tissant l'un à l'autre à sa manière. Dans ce contexte, cette image suggère un troisième paradoxe, celui de la distance et, plus important encore, du mouvement – un camion roule sur une autoroute qui ressemble à celle sur laquelle je roulais le jour où j'ai pris cette photo. Je traverse la fron-

tière. Le pétrole transporté dans des oléoducs traverse la frontière. Marchandise, chercheuse et chercheur universitaire, camion qui roule : nous nous définissons par rapport à ce mouvement.

Le paradoxe du mouvement devient manifeste quand on essaie de fixer un objet qui bouge en lui accordant un nom ou une identité. Moi qui voyage entre ces deux endroits – quelle est mon identité ? Nommer, c'est fixer, mais fixer, c'est dénaturer ce que l'on nomme dans la mesure où le mouvement le définit. Ce paradoxe remonte au moins à

l'ère des Grecs anciens. Le personnage de Socrate en parle à la fin du dialogue Cratyle de Platon, pour qui ce paradoxe pose un problème de connaissance fondamentale : si un objet « passe sans cesse », est-il possible « d'indiquer par une appellation juste d'abord qu'il est cela, ensuite qu'il a ce caractère ? Tandis que nous parlons, ne doit-il pas devenir autre à l'instant, se dérober et ne plus être en cet état ? » (Platon, 439d). En réponse à cette question, Socrate se désole : « De connaissance [...] il ne peut être probablement question [...] si tout se transforme et rien ne demeure » (Platon, 440a).

Je suis un peu moins pessimiste. À mon avis, c'est la prémisse que les identités doivent être fixes qui est fautive, et non les identités elles-mêmes. Une meilleure approche serait d'accorder un nom au mouvement lui-même et d'en identifier les limites et les forces motrices. Le mouvement qui me positionne se caractérise par les contradictions que j'ai brièvement explorées ici. Je crains d'être exclu

**Je participe à un autre type d'économie d'extraction : j'extrahis des connaissances au lieu du pétrole, mais j'en profite en les « vendant » d'une manière semblable dans mon université de plus en plus néolibérale. [...] Il ne faut pas méconnaître la nature de mon travail.**

puisque je critique une industrie qui tient à cœur à un grand nombre de personnes, mais je participe en même temps à un système exclusif historique, celui du colonialisme. J'appartiens à la communauté locale grâce à des liens de parenté, mais je retourne toujours à ma résidence en Ontario.

Je propose donc une autre métaphore pour expliquer l'espace de chez moi et répondre à la question que je pose en introduction. L'identité en mouvement est comme une bande élastique tendue entre plusieurs points. Quand je tire dans un sens, elle tire dans l'autre, de sorte que lorsque je voyage et que je rends visite à ma famille ou fais mes recherches, tout moment d'arrêt se caractérise par une tension dynamique qui me tire entre ces points. Le nom que j'accorde à cette identité relève des points entre lesquels je suis tiré, et non du point où je me trouve à un moment ou à un autre.

Cette métaphore soulève de nouvelles questions. Elle complique mon regard sur l'hospitalité, un concept historiquement basé sur des notions de réciprocité (Benveniste, 1969, chapitre 7). Comment pratique-t-on l'hospitalité dans une situation fondamentalement inégalitaire, caractérisée par des systèmes d'exclusion ? Cette métaphore risque aussi de s'avérer politiquement volatile dans des endroits où un nationalisme ancré dans des notions de pureté identitaire est en train de s'installer, surtout là où son attrait provient de sa promesse apparente d'aider les personnes qui y adhèrent dans leur lutte pour les ressources limitées comme le pétrole. Je cherche toujours des réponses à ces questions, mais cette métaphore m'aide – paradoxalement peut-être – à commencer à me situer dans la réflexion.

# Références

- Benveniste, É. (1969). *Le vocabulaire des institutions européennes : Économie, parenté, société* (vol. 1). Éditions de Minuit.
- Caraher, W. (2016). The archaeology of man camps : Contingency, periphery, and late capitalism. Dans W. Caraher et K. Conway (dir.), *The Bakken goes boom : Oil and the changing geographies of western North Dakota* (p. 181–197). Digital Press at the University of North Dakota. <https://doi.org/10.31356/dpb004>.
- Conway, K. (2018). Passing through : Migration, class, crime, and identity in the oilfields of North Dakota. *Great Plains Quarterly*, 38, 425–432. <https://doi.org/10.1353/gpq.2018.0063>.
- Conway, K. (dir.) (2020). *Sixty years of boom and bust : The impact of oil in North Dakota, 1958–2018*. Digital Press at the University of North Dakota. <https://doi.org/10.31356/dpb014>.
- Estes, N. (2019). *Our history is the future : Standing Rock versus the Dakota Access Pipeline and the long tradition of Indigenous resistance*. Verso.
- Fernando, F.N. et Cooley, D.R. (2016). Socioeconomic system of the oil boom and rural community development in western North Dakota. *Rural Sociology*, 81(3), 407–444. <https://doi.org/10.1111/ruso.12100>.
- Huber, M. (2013). *Lifeblood : Oil, freedom, and the forces of capital*. University of Minnesota Press.

- Malm, A. (2016). *Fossil capital : The rise of steam power and the roots of global warming*. Verso.
- Platon. (1931). Cratyle (L. Méridier, traducteur). Dans *Platon : OEuvres complètes* (vol. 5, 2e partie, p. 48–138). Société d'édition « Les belles lettres ».
- Pomorski, C. (2013, 25 novembre). The beginning and the end : Cozier housing for migrant frackers. Observer. <https://observer.com/2013/11/the-beginning-and-the-end-cozier-housing-for-migrant-frackers/>.
- Reed, A. (2016). Unpacking boomtown tropes : Insider/outsider dynamics in North Dakota's oil patch. Dans W. Caraher et K. Conway (dir.), *The Bakken goes boom : Oil and the changing geographies of western North Dakota* (p. 51–68). Digital Press at the University of North Dakota. <https://doi.org/10.31356/dpb004>.
- Todrys, K.W. (2021). *Black snake : Standing Rock, the Dakota Access Pipeline, and environmental justice*. University of Nebraska Press.
- Vitali-Rosati, M. (2018). *On editorialization : Structuring space and authority in the digital age*. Institute of Network Cultures. <https://networkcultures.org/blog/publication/tod-26-on-editorialization-structuring-space-and-authority-in-the-digital-age/>.